HAL
open science

” Conscience de la langue ” et inconscient chez Ferdinand de Saussure.

Michel Arrivé

To cite this version:

Michel Arrivé. ” Conscience de la langue ” et inconscient chez Ferdinand de Saussure.. La Célibataire - revue Lacanienne de Paris, 2012, 24, pp.107-124. halshs-00723355

HAL Id: halshs-00723355

https://shs.hal.science/halshs-00723355v1

Submitted on 9 Aug 2012

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

« Conscience de la langue » et inconscient chez Ferdinand de Saussure

Michel ARRIVÉ

1. Introduction

Les psychanalystes lisent-ils Saussure ? J'avoue que j'en doute un peu. Ils ont le souvenir des citations que fait Lacan du *Cours de linguistique générale*. Il va jusqu'à reproduire le « fameux schéma des deux courbes », plus exactement dit « schéma des deux nébuleuses » : c'est dans *Le Séminaire, Livre III, Les Psychoses,* p. 296 ; la séance date du 6 juin 1956. Le schéma est assorti d'un commentaire où, saussurien fanatique que je suis, je ne repère guère qu'une difficulté : peut-on vraiment dire, à propos du signifiant saussurien, que « rien n'[y] est isolable » ? Approximation, peut-être, dans cette improvisation qu'était, pour une part, le Séminaire. Car ailleurs Lacan marque congrûment que le caractère principal du signifiant, c'est d'être articulé, au sens saussurien du terme : « La structure du signifiant est, comme on le dit communément du langage, qu'il soit articulé » (*Écrits*, p.501). Et, dans ce texte qui fut prononcé moins d'un an après la séance du Séminaire III – le 9 mai 1957 – Lacan s'engage dans une analyse de cette « articulation » du signifiant que ne renierait sans doute pas le plus orthodoxe, s'il en est, des saussuriens : « Ceci veut dire que ses unités [celles du signifiant] sont soumises à la double condition de se réduire à des éléments différentiels derniers et de les composer selon les lois d'un ordre fermé » (*ibid.*). Certes, dans la suite de la réflexion de Lacan, le signifiant prend son autonomie par rapport à son étymon saussurien. Mais sans rien perdre de ce qui lui fait obstinément conserver son nom de signifiant.

Les psychanalystes se contentent donc, sans doute, de ces souvenirs, sans aller jusqu'à lire Saussure lui-même. Ils ont plusieurs excuses. La première, c'est qu'après tout, la linguistique, ce n'est pas vraiment leur rayon. Science du langage, certes. Et le langage, Lacan ne fut pas le premier à le dire, a à voir avec l'inconscient. Mais est-ce bien le langage tel que le décrit la science du langage ? On peut en douter. Lacan va plus loin que le doute : « Mon dire, que l'inconscient est structuré comme un langage, n'est pas du champ de la linguistique » (*Le Séminaire, Livre XX, Encore*, p. 20).

La seconde excuse, c'est que Saussure est déjà entré, depuis pas mal de temps, dans l'histoire de la linguistique. On peut être linguiste aujourd'hui sans avoir lu une ligne de Saussure, même si, parfois sans même le savoir, on campe sur des positions saussuriennes et on utilise une terminologie saussurienne. En sorte qu'un psychanalyste qui souhaite s'initier à la linguistique peut le faire sans lire Saussure.

La dernière excuse, c'est que lire Saussure, pour qui que ce soit, pas seulement pour les analystes, c'est difficile. De jour en jour plus difficile. Le *Cours de linguistique générale* ? De nombreux spécialistes, qui se présentent pour les plus autorisés, vous répètent à longueur de pages que l'illustre *Cours* « doit être considéré comme un texte étranger à Saussure ». C'est une rumeur répétitive, je ne donne même pas la source précise de la forme qu'elle prend ici. Alors, que lire ? Je ne parle pas des textes des lecteurs de Saussure, en voie d'augmentation exponentielle. Mais de ceux de Saussure lui-même. Ils ne se multiplient pas, Dieu merci, allais-je dire : c'est qu'ils sont déjà très nombreux : près de 30000 pages selon Sofia, 2012. Il en reste beaucoup d'inédites ! Mais il ne se passe pas d'année qui n'en révèle quelques dizaines, parfois quelques centaines. On voit ainsi se constituer et se développer une petite corpo-

ration d'éditeurs professionnels de Saussure. J'approuve totalement ces travaux, je les suis avec le plus grand intérêt, même si je n'ai pas cru utile de m'y associer. Mais je reconnais que pour les non-initiés, c'est un grave problème que de choisir ce qu'il faut lire de Saussure. Pour mettre les choses au point, j'ai dressé un bref tableau des principaux travaux de Saussure. Il est raisonnable de les répartir entre cinq classes.

1. Saussure n'a publié pendant sa vie que deux livres : le *Mémoire sur le système primitif des voyelles dans les langues indo-européennes* et *De l'emploi du génitif absolu en sanscrit*. Le premier date de 1878 (Saussure venait d'avoir 21 ans), le second, sa thèse, de 1881. La thèse, brève, est une mise au point parfaite sur un problème de détail de la grammaire du sanskrit. Le *Mémoire*, beaucoup plus long, avait assuré d'emblée au très jeune savant une notoriété internationale. Il est aujourd'hui d'une lecture difficile, même pour les spécialistes professionnels de l'histoire de la linguistique. L'intérêt spécifique de l'ouvrage est de faire apparaître le concept de *système* dans la description des sons d'une langue. C'est l'utilisation de ce concept qui permet à l'auteur de repérer l'existence dans l'état ancien de l'indo-européen de « coefficients », aujourd'hui désignés par le nom de *laryngales*. La découverte et le déchiffrage, survenus après la mort de Saussure, des inscriptions hittites, permettront de reconnaître la trace, sous la forme de phonèmes spécifiques, des « coefficients » identifiés, longtemps avant, par le *Mémoire.* – Après ces deux livres, Saussure n'a plus publié que des articles, de plus en plus brefs et de plus en plus espacés.
2. Le *Cours de linguistique générale*. Il mérite bien son titre : c'est un cours, à vrai dire même trois cours successifs, professés par Saussure à l'Université de Genève en 1907, puis en 1908-1909, enfin en 1910-1911. Après sa mort, survenue en février 1913, deux de ses collègues, Charles Bally et Albert Sechehaye, entreprirent de publier ces cours. Ils ne les avaient pas suivis et firent appel à l'assistance d'un de leurs auditeurs, Albert Riedlinger. D'après les brouillons laissés par Saussure, peu abondants, et, surtout, les cahiers de notes des étudiants, les trois éditeurs réussirent, en peu de temps, à publier, dès 1916, un ouvrage cohérent. Par la force des choses, il n'est conforme ni au plan adopté par Saussure pour chacun des trois cours successifs, ni à la lettre de ce qu'il a prononcé. Ainsi, la phrase sur laquelle s'achève le livre – « La linguistique a pour unique et véritable objet la langue envisagée en elle-même et pour elle-même » – n'a pas été prononcée par le professeur, même si certaines des formules qu'il a employées s'en approchent fortement. Cependant, c'est sans doute par le *CLG* qu'il faut commencer, même aujourd'hui, une lecture de Saussure. Pour la raison évidente que c'est cet ouvrage qui a exercé son effet sur la linguistique et sur les sciences humaines pendant à peu près tout le vingtième siècle. Lacan, par exemple, qui a, certes, jeté un regard attentif sur la recherche sur les Anagrammes dès 1964 (1966, p. 503, note 2), prend en compte de façon exclusive l'enseignement du *CLG.*
3. Les publications posthumes de textes de Saussure relatifs à la linguistique. Amorcées dès 1957 par Robert Godel, elles prirent forme, en 1968, dans la magnifique édition critique du *CLG* réalisée par Rudolf Engler. En 2002, les *Écrits de linguistique générale*, malheureusement quelque peu négligés, révèlent un texte inédit sous le titre « De l'essence double du langage ». Ce texte est accompagné dans cette première édition de fragments déjà publiés dans le second volume (1990) de l'édition critique de Engler. Le livre de René Amacker (2011) donne une édition rigoureuse du texte « De la double essence du langage [1]». Sans reprendre les éléments présents chez Engler 1990, il

[1] *Essence double, double essence ?* Ce n'est certes pas *bonnet blanc et blanc bonnet*. Mais Saussure a hésité entre les deux formulations, et ses éditeurs ont fait chacun leur choix.

fournit des fragments absents du livre de 2002. Enfin, des éditions continues des trois cours successifs ont été publiées. On a utilisé ici, pour le premier, l'édition de Komatsu 1993. Il en existe d'autres, pour chacun des trois Cours.

4. La sémiologie que Saussure met en place très tôt dans sa réflexion est donnée, dans le *CLG*, pp. 33 à 35 comme la science des systèmes de signes. Elle inclut donc la linguistique, science de ce système de signes qu'est la langue, mais prend aussi en charge d'autres systèmes de signes, par exemple l'écriture ou de petits systèmes régionaux comme les pavillons utilisés sur les bateaux. Cependant, on constate avec surprise que dans le *CLG* la sémiologie pourtant si rigoureusement mise en place est assez peu traitée. Il n'est fait nulle part allusion à des sémiologies manifestées par des discours ou des textes. C'est dans des travaux qu'il jugeait sans doute distincts de son activité de linguiste que Saussure a traité de ces problèmes. Les textes qu'il s'est donnés pour objets sont pour l'essentiel ceux de la légende germanique. Révélés par Godel en 1957, puis par Starobinski en 1971, ils durent attendre 1986 pour être publiés, de façon à vrai dire incomplète.

5. Saussure a enfin passé beaucoup de temps à un travail parfois jugé « futile » ou « bizarre » : la recherche des Anagrammes dans la littérature indo-européenne ancienne : latine, grecque, sanskrite, germanique. Une faible partie de ces travaux fut progressivement publiée par Starobinski, d'abord dans des articles, puis en 1971 dans *Les mots sous les mots. Les anagrammes de Ferdinand de Saussure.* L'anagramme au sens saussurien ne se confond pas avec l'anagramme traditionnelle. En voici un exemple, cité et analysé par Starobinski, 1971-2009, p. 70-72 : dans chacun des deux hémistiches du vers latin archaïque prononcé par le Dieu Apollon :

   Donom **a**m**plo**m victo**r** / **a**d mea tem**pl**a p**o**rtat**o**,

   (Que le vainqueur apporte à mes temples une offrande considérable)

   on peut lire, anagrammatisé, le nom, orthographié à l'ancienne (Apolo), du Dieu à qui est prêtée la profération du vers. Certes, les lettres n'apparaissent pas tout à fait dans l'ordre attendu : **aploo** au lieu d'**Apolo.** Saussure s'en avise et s'en inquiète, dans des termes qui seront commentés plus bas.

La multiplicité des textes saussuriens n'est cependant que l'une des raisons de la difficulté de lecture de Saussure. Une autre raison tient aux spécificités de sa pensée : constamment en évolution, en évaluation, en reformulations qui prennent souvent la forme apparemment indirecte de la métaphore. Cette pensée est en outre très souvent paradoxale, provocatrice en certains points, et présente parfois les apparences de l'autocontradiction.

Depuis les très longues années que je lis Saussure, j'ai affiné ma méthode de lecture. Je procède maintenant à une lecture littérale, attentive aux détails les plus menus de l'écriture saussurienne. Méthode conforme aux spécificités du texte à étudier. Saussure, en effet, passe son temps, quel que soit l'objet de sa recherche, à s'interroger sur l'exactitude de la terminologie qu'il emploie. Un exemple : les longues hésitations qui le mèneront enfin au triplet *signe, signifié, signifiant*, qui n'apparaît que très tardivement, le 19 mai 1911, dans l'une des dernières séances du 3e,et dernier, Cours de linguistique générale. Et, d'autre part, à tout moment, les spécificités de ses métaphores sont révélatrices de positions théoriques qui n'en viennent pas toujours à se manifester de façon directe, à supposer pourvue de sens la distinction entre manifestation directe et métaphorique. Ces métaphores sont à prendre comme Saussure recommande de les prendre : au pied de la lettre.

J'ai décidé pour les lecteurs de *La célibataire* d'interroger la notion de « conscience de la langue ». Elle permet de poser un problème entre tous central : celui de la relation qui s'établit

entre les deux notions de conscience et de langue. L'examen de ce problème nous conduira à en poser deux autres, qui lui sont indissolublement liés et qui, sans doute, intéresseront les lecteurs de la revue : ceux de l'inconscience et de l'inconscient de la langue.

2. Conscience de la langue

Sauf oubli, l'expression *conscience de la langue* n'apparaît que deux fois dans les textes de Saussure. Ces deux occurrences se rencontrent dans le *Cours 1*. À peu près au milieu du *Cours*, Riedlinger a noté le texte suivant :

> La comparaison aboutit à l'analyse et il < en > résulte < des éléments qui sont perçus par la conscience de la langue >, tantôt un radical, tantôt un suffixe etc. La langue ne connaît pas les noms de radical, suffixe etc. mais on ne peut lui refuser la conscience et l'utilisation de ces différences (Saussure *in* Komatsu 1993, p. 96).

On pense au célèbre « Il n'y a pas de métalangage », de Lacan. Cette illustre mise en cause peut être convoquée par ce qui est ici professé par Saussure : l'absence dans la langue des noms de *radical, suffixe*. Pourtant, ils ont bien l'air de se trouver dans la langue : la preuve, c'est que Saussure lui-même les emploie. Je proposerai dans un instant une explication de cette apparente bizarrerie. Avant d'y venir, je passe au second texte qui fait apparaître la « conscience de la langue ». Il est un peu plus tardif dans le *Cours* :

> Cela étant, on peut supposer que les éléments existent pour la conscience de la langue. Ainsi pour le mot *in-décor-able* : chaque fragment ayant été tiré d'un ensemble par une série de comparaisons, ces fragments sont d'avance à la portée des sujets parlants (Saussure *in* Komatsu 1993, p. 139).

Je n'entre pas d'emblée dans le problème de savoir quel est l'objet de la « comparaison » qui, dans les deux textes, fait surgir les éléments perçus par « la conscience de la langue ». Je me contente pour l'instant de remarquer l'ambiguïté de l'expression *la conscience de la langue*. Selon la bonne vieille terminologie illustrée, dans les grammaires latines, par *metus hostium*, « la crainte des ennemis », et en français depuis pas mal d'années par l'exemple de *la critique de Chomsky* (*on critique Chomsky* ou *Chomsky fait une critique*) on peut – mieux : on doit – hésiter entre le « génitif objectif » et le « génitif subjectif ». Dans la première lecture, la langue est l'objet de la conscience : la transformation verbale donne *on a conscience de la langue*, le *on* restant à identifier. Dans la seconde lecture, la langue est le sujet de la conscience : la transformation verbale fournit *la langue a conscience de quelque chose*, où, cette fois, c'est le *quelque chose* qui est à identifier.

Le bon sens commun penche du côté de l'interprétation objective : la langue est, dans l'opinion commune, conçue comme un objet propre à être affecté par une action, par exemple l'analyse, qui présuppose la prise de conscience dont elle est l'objet. Le bon sens ne conçoit pas la langue comme un sujet apte à effectuer une action, par exemple, une prise de conscience à laquelle elle se livrerait. Le contexte semble appuyer cette interprétation objective. Dans le premier exemple, la « comparaison » alléguée par Saussure est en effet celle qui est opérée entre les éléments des séries établies par l'association « ordinaire », dans le cadre des rapports « associatifs », ceux qui se manifestent *in absentia*, c'est-à-dire entre des termes qui ne sont pas co-présents dans le discours[2]. *Indécorable* entretient des rapports de ce type avec *impardonnable*, *intolérable*, *infatigable*, etc. À cette comparaison il faut à la fois un objet : c'est la langue, réceptacle des éléments unis par les rapports associatifs, et, indissolublement, un sujet. Qui peut-il être, ce sujet ? Le sujet « parlant », de toute évidence. Du coup le *on* sur lequel je m'interrogeais à l'instant lors de la transformation verbale du syntagme litigieux *la*

[2] Les « rapports associatifs » s'opposent aux « rapports syntagmatiques », qui se manifestent *in præsentia*, entre les termes co-présents dans le discours. Dans le « syntagme », *s'il fait beau temps nous sortirons*, les sept termes utilisés sont unis par des rapports syntagmatiques. (*CLG*, pp. 170-175).

conscience de la langue trouve son référent : c'est le sujet parlant.

Le second exemple est plus explicite : cette fois le sujet parlant, sous sa forme plurielle « les sujets parlants », surgit lors de la description qui est faite de la procédure de comparaison.

Cette interprétation de bon sens est celle que fait sans ambages Loïc Depecker, lecteur très averti de Saussure : « la conscience de la langue, c'est-à-dire la conscience que les sujets parlants ont de la langue et des unités qu'ils identifient. Et qu'ils expriment dans la parole. » (Depecker, 2009, p. 124)

Mais le bon sens n'est peut-être pas le meilleur moyen d'accès à la compréhension exacte du discours théorique de Saussure. En un autre point de son texte on trouve un fragment qui semble orienter, quoique d'une façon spécifique, vers l'autre interprétation, subjective, du syntagme litigieux *la conscience de la langue.* Ce fragment se rencontre dans le projet d'ouvrage « De l'essence double du langage » :

> La première expression de la réalité serait de dire que la langue (c'est-à-dire le sujet parlant) n'aperçoit ni l'idée *a,* ni la forme A, mais seulement le rapport *a*/A ; cette expression serait encore tout à fait grossière. Il n'aperçoit vraiment que le rapport entre les deux rapports *a*/AHZ et *abc*/A, ou *b*/ARS et *blr*/B, etc. (Saussure 2002, p. 39)

Ce texte proprement labyrinthique exige quelques commentaires.

Le projet d'ouvrage « De l'essence double du langage » date sans doute de 1891, seize ans avant le premier des trois *Cours de linguistique générale*, d'où ont été extraits les deux premiers segments cités. Décalage important, certes. Cependant, un segment du premier *Cours* marque, sur le point qui nous intéresse, la permanence de la position de Saussure. Reste que la terminologie utilisée est cependant marquée par son époque. Ce qu'il faut entendre par *idée*, c'est, conformément à un usage terminologique ancien de Saussure, ce qui deviendra, très tardivement, le *signifié*. Les exemples d'unités du plan de l'*idée* sont, ici, marqués par des minuscules italiques. Quant à la *forme*, c'est ce qui deviendra le *signifiant*. Les unités qui en relèvent sont caractérisées par des capitales romaines. On se souvient que c'est cette opposition entre les minuscules italiques du signifié et les capitales romaines du signifiant qui, cinquante ans après, sera reprise par Lacan. Du problème du « QUATERNION FINAL », belle métaphore mathématique qui fait apparaître la langue, non comme un système de rapports, mais comme un système de rapports de rapports, je ne retiens ici que l'équivalence posée par le commentaire placé entre parenthèses : « la langue (c'est-à-dire le sujet parlant) ». On observe en effet dans le texte un phénomène discursif spectaculaire et révélateur : c'est la reprise par le pronom personnel masculin – « *il* n'aperçoit vraiment que le rapport » – du syntagme féminin « la langue ». Étrange lapsus : l'équivalence établie avec le *sujet parlant* a eu pour effet de substituer ce dernier à *la langue* pour la suite du développement. Comme s'il y avait équivalence, voire interchangeabilité absolues entre les deux notions. – On voit à quel point la *doxa* traditionnelle, qui prétend que le sujet est exclu de la réflexion de Saussure, est contredite, littéralement, puisqu'on voit apparaître ici l'équivalence de la langue et du sujet parlant. – C'est cette équivalence posée entre la langue et le sujet parlant qui explique la bizarrerie notée plus haut : s'il est possible de dire que « la langue ne connaît pas les noms de radical, suffixe etc. », c'est précisément parce que la langue se confond, pleinement, avec le sujet parlant. C'est le sujet parlant qui ne connaît pas les noms de radical, suffixe, etc. Et comme le sujet parlant se confond avec la langue, la langue elle non plus ne connaît pas ces noms. Il y a certes une exception : celle qui s'observe quand le sujet parlant est linguiste ou « grammairien », comme dit Saussure dans ces passages. Mais ce n'est pas si commun d'être linguiste ou grammairien ! Et cela induit à l'égard de la langue des attitudes qui ne sont pas celles du sujet parlant.

Notre texte pose une question fondamentale : cette équivalence posée entre la langue et le

sujet parlant est-elle une avancée hardie, mais restée sans suite, de la réflexion saussurienne ? Ou bien constitue-t-elle au contraire un point central de sa réflexion ?

3 De l'équivalence de la Langue et du sujet parlant ?

Un autre texte va nous le dire. Je le cite avant d'en révéler la provenance :

> Il faut ajouter quelque chose aux différentes unités de la langue. Quand la langue aura perçu par les rapprochements indiqués les unités qui sont dans « *signifer* », elle ne dira pas une autre fois à l'occasion d'une formation nouvelle : *fer-signum*. En effet autre chose < que les unités > se dégage du rapprochement : c'est l'ordre, la suite, la séquence des éléments. Cette question de l'ordre des sous-unités dans le mot se rapporte exactement à celle des unités dans la phrase : c'est de la syntaxe, même quand il s'agit de suffixes : c'est une autre espèce de syntaxe, mais c'en est une tout de même.

On le voit : la langue ici fonctionne comme sujet, et précisément comme sujet conscient. Les réalités dont elle prend conscience sont précisément les objets dont elle est elle-même constituée : d'une part les unités (en gros : les mots) et les sous-unités (par exemple les radicaux et les suffixes), éléments concrets et manifestes et, d'autre part, l'agencement de ces unités et sous-unités dans le discours. On remarque l'extension du concept de *syntaxe* au domaine de la morphologie lexicale : la formation du composé latin *signifer* (équivalent français de *porte-drapeau*, avec inversion de l'ordre des deux termes : *fer* signifie l'action de porter, *signi-* est l'emblème, ici le drapeau) et l'impossibilité de **fer-signum* relèvent de la syntaxe au même titre que la formation d'une phrase ou l'impossibilité de la former. La conscience de la langue est donc une conscience réflexive : c'est d'elle-même que la langue a conscience.

Reste à révéler l'origine de ce texte : c'est de nouveau le premier *Cours* (Saussure *in* Komatsu, 1993, p. 97), dans la suite immédiate du premier texte qui a été cité plus haut. C'est ce à quoi je faisais allusion à l'instant, en évoquant la permanence, sur ce point, de la pensée de Saussure entre 1891, date du projet « De l'essence double du langage », et 1907, date du premier *Cours de linguistique générale*.

On voit comment se résout le problème grammatical posé plus haut : les deux lectures, objective et subjective, du génitif *la conscience de la langue* se cumulent : la langue est *à la fois* le sujet et l'objet de sa propre conscience.

La langue est donc consciente d'elle-même. L'objet sémiologique se trouve personnifié par l'attribution qui lui est faite de la conscience. Ce phénomène de personnification de l'objet sémiologique n'est pas rare chez Saussure. On en trouve des exemples dans l'ensemble de textes qu'il consacre à la mise en place d'une sémiologie non linguistique. Dans cette recherche le symbole se trouve en plusieurs points humanisé, c'est-à-dire, notamment, pourvu de conscience. Ainsi le symbole ne « se doute pas » de son appartenance à la sémiologie (Saussure, 1986, p. 30). Ailleurs, il « n'a pas un moyen de prouver qu'il est resté le même » (*ibid.* p. 192). Qu'en est-il de ces bizarres phénomènes de personnification du symbole dans l'écriture de Saussure ? Ne seraient-ils pas la marque d'un désir de substance, voire de substance pensante et nécessairement consciente, pour cet objet qui, en un autre passage, est qualifié « [d']être inexistant » (Saussure, 1986, p. 192) ? C'est là l'un des nombreux paradoxes qui se logent dans la réflexion de Saussure. Paradoxe qui se dédouble : comment un être inexistant ou, pour citer une autre formulation, « un terme en soi nul » (Engler, 1974-1990, p. 38), peut-il être en même temps un être conscient et pensant ?

À la première question, la réponse est aisée : « [l']être inexistant », le « terme en soi nul » ne sont tels que parce qu'ils sont constitués par un réseau de relations formelles : cela ne les empêche nullement « [d']exister », il est vrai sous une apparence spécifique. Rien ne s'oppose donc à ce qu'ils soient personnifiés par attribution de la conscience. Dans les trois premiers textes cités, cette personnification atteint, dans les travaux linguistiques de Saussure, la lan-

gue. Dans ceux que je viens d'alléguer, elle atteint, dans la recherche sémiologique, le *symbole*, unité de ce « système de signes » comparable à la langue qu'est la légende. Cette personnification repose de toute évidence sur une métaphore sous-jacente, qui se formule commodément de la façon suivante : « la langue d'une part et le symbole d'autre part, unité d'un système comparable à la langue, sont des êtres pensants doués de conscience ».

En ce point, il convient d'ouvrir une brève parenthèse sur le statut de la métaphore dans le discours scientifique de Saussure.

Tout lecteur de Saussure sait à quel point il recourt à la métaphore. Il procède même à une défense et illustration passionnée de la métaphore dans un passage qui est souvent passé inaperçu (Engler 1968-1989, p. 18). On a repéré tout à l'heure la métaphore mathématique du quaternion. Plusieurs autres sont bien connues : celles de la feuille de papier, celle de la partie d'échecs, présente très tôt dans la réflexion de Saussure, et fondamentale dans le *CLG*. Sans doute un peu moins connue, celle du fleuve et de sa source introuvable. Celle-ci est utilisée pour illustrer ce qu'a de paradoxal la position de Saussure sur le problème de l'origine du langage et de la langue :

> *Item*. Regarder la langue et se demander à quel moment précis une telle chose a « commencé » est aussi intelligent que de regarder le ruisseau de la montagne et de croire qu'en remontant on trouvera l'endroit précis où il a pris sa source. *Des choses sans nombre* établiront qu'à tout moment le RUISSEAU existe pendant qu'on dit qu'il naît, et réciproquement il ne fait que naître pendant qu'on […] (Saussure 2002 p. 94)

Je rappelle enfin la belle métaphore de « la robe couverte de rapiéçages faits avec sa propre étoffe » (*CLG*, p. 235) : c'est la langue qui est ainsi métaphorisée, car elle utilise les éléments dont elle est faite pour combler les manques que le temps lui a infligés.

Qu'en est-il de ces métaphores saussuriennes ? Simples ornements du discours, susceptibles d'être effacés sans en affecter la valeur ? Ou artifices didactiques visant à faire comprendre plus aisément un point de doctrine trop abstrait ? Elles peuvent prendre, secondairement, l'une ou l'autre, ou, pourquoi pas, l'une et l'autre, de ces fonctions. Mais ce n'est pas l'essentiel. L'essentiel, Saussure lui-même va nous le dire, dans les ébauches ponctuelles d'une théorie de la métaphore et, plus généralement, de la figure qu'il nous livre en plusieurs points.

Le fond de sa pensée, c'est qu'il n'y a pas de métaphore. Ni même, plus généralement, de figure. La bonne vieille opposition traditionnelle entre le « sens propre » et le « sens figuré » est dépourvue de toute pertinence. C'est ce qui est dit de la façon la plus explicite dès 1891 dans « De l'essence double du langage » :

> « Il n'y a pas de différence entre le sens propre et le sens figuré des mots (ou : les mots n'ont pas plus de sens figuré que de sens propre) parce que leur sens est éminemment négatif » (Saussure 2002 p. 72).

Il est désormais possible de formuler une conclusion pour ce premier moment de notre réflexion. En voici une formulation ramassée : la langue est un être doué de conscience. On peut en dire autant du symbole, unité de ce système parent de la langue et objet comme lui de la sémiologie qu'est le texte de la légende.

Il serait sans doute décevant d'en rester là. Poser l'existence de la conscience de la langue, c'est inévitablement poser au moins un second problème, celui de l'*inconscience de la langue*. Et peut-être aussi un troisième, distinct du second : celui de l'*inconscient de la langue*. Ce sont ces deux problèmes que nous allons maintenant aborder.

4 Inconscience et conscience de la langue

L'inconscience, c'est la notion contradictoire de la conscience. Il y a, entre ces deux notions

contradictoires, présupposition réciproque. La présence dans le discours de Saussure de l'une des deux notions laisse donc attendre la présence, complémentaire, de la seconde. Attente satisfaite ? Oui, et de façon très précoce. La notion se manifeste en effet dès 1891, dans la deuxième Conférence à Genève. On la retrouvera, seize ans plus tard, dans le premier *Cours*.

4.1. Inconscience de la langue

Je commence par la mention qui en est faite, en 1907, dans le premier *Cours*. C'est le moment où Saussure s'interroge sur le phénomène analogique. Il en prend pour exemple l'innovation morphologique qui a produit la forme analogique *je trouve* en éliminant la forme étymologique *je treuve :*

> […] la forme engendrée *je trouve*, avant d'être produite est d'abord voulue pour répondre à une idée précise que j'ai dans l'esprit : la première personne du singulier. Les formes *nous poussons : je pousse* sont seulement pensées < ou plutôt senties dans une demi-inconscience > ; seule la forme *je trouve* est exécutée par la parole. (Saussure *in* Komatsu 1993, p. 90-91)

Dans toute cette partie de son cours, Saussure insiste sur le caractère « inconscient » des opérations analogiques qui génèrent les formes telles que *il trouve* substitué à *il treuve* : « il faut un acte inconscient de comparaison < des formes absentes et des formes présentes de la parole > » (*ibid.* p. 91), « une activité inconsciente, presque passive, en tout cas non créatrice : l'activité de classement » (*ibid.* p. 92). L'adjectif *inconscient*, redondant dans ce passage du premier *Cours*, est parfois remplacé par ce qui semble en être un équivalent parfait ou approché, l'adjectif *subconscient* :

> On pourrait appeler la nouvelle forme [*je trouve* substituée à *je treuve*] : forme évoquée < suscitée réellement par la parole, par le besoin > et les autres [*nous poussons, je pousse*] évocatrices. Ces autres formes ne se traduisent pas par la parole mais restent subconscientes, dans les profondeurs de la pensée, tandis que la forme évoquée, *je trouve*, est manifeste (*ibid.* p. 91).

À la page 102, il est de nouveau question de « l'analyse subconsciente de la langue », expression qui présente de nouveau le phénomène d'ambiguïté entre lecture objective et lecture subjective repéré, plus haut, dans « la conscience de la langue » : est-ce la langue qui procède à cette « analyse subconsciente » ? Ou n'en est-elle que l'objet ? Dans ce cas comme dans le précédent, les deux interprétations se cumulent.

C'est en ce point que se pose un problème qui apparaît de lui-même. Il réside dans le fait suivant. Dans les passages que je viens de citer, les opérations effectuées par la langue sont présentées comme inconscientes. Les mêmes opérations étaient, dans les textes cités plus haut, présentées comme conscientes. Depecker a bien aperçu cette contradiction, mais il se contente de la trouver « étonnante » (2009, p. 109), sans chercher à l'expliquer. L'explication est pourtant simple, suggérée qu'elle est par l'expression trouvée dans le passage du *Cours 1* cité plus haut : c'est l'expression « demi-inconscience », qui suggère un stade intermédiaire entre la conscience et l'inconscience. Il y a donc des degrés qui mènent de l'inconscience à la conscience en passant par la demi-inconscience.

4.2 Langue et degrés de conscience

C'est cette théorie des degrés de conscience qui était déjà mise en place en 1891, dans la Conférence de Genève :

> […] la notion de conscience est éminemment relative, de sorte qu'il ne s'agit que de deux degrés de conscience dont le plus élevé est encore de l'inconscience pure comparée au degré de réflexion qui accompagne la plupart de nos actes. (2002, p. 159)

Les choses s'éclairent : les actes auxquels procède la langue sont soumis à une gradation qui les fait passer de l'inconscience à un degré de conscience élevé, en passant par la « demi-inconscience » repérée plus haut dans le texte de 1907 ou encore par la « conscience latente »

qui apparaît dans un autre passage (Engler, 1968-1989, p. 293). Le degré de conscience le plus élevé est caractérisé par l'usage de ce que Saussure n'appelle pas le métalangage[3], mais qu'il désigne par « les abstractions grammaticales » (Saussure *in* Komatsu 1993, p. 99). Il précise cependant, en plusieurs points, que les opérations du grammairien ne se confondent pas avec celle du sujet parlant, car le grammairien se situe sur « plusieurs époques » alors que le sujet parlant procède à une analyse « purement actuelle » (*ibid.* p. 116), puisqu'il n'a « aucune connaissance de ce qui a précédé [son] état de langue » (*ibid.* p. 98). Et l'on retrouve en ce point, sans surprise, l'équivalence que nous avons repérée plus haut entre *sujet parlant* et *langue*. D'où la possibilité pour Saussure de formuler cette proposition, qui place sur le même plan, pour comparer leurs modes d'actions, la *langue* et le *grammairien*, également pourvus de conscience et de possibilité d'action :

> La langue ne peut pas procéder comme le grammairien ; elle est à un autre point de vue et les mêmes éléments ne lui sont pas donnés ; elle fait ce qui par le grammairien est considéré comme des erreurs, < mais > qui n'en sont pas, car il n'y a de sanctionné par la langue que ce qui est immédiatement reconnu par elle. (*ibid.* p. 115)

De cette théorie des degrés de conscience et d'inconscience, il semble facile, dans un premier temps, d'extraire les positions de Saussure sur le conscient et l'inconscient. Elles paraissent simples : il y a du conscient et il y a de l'inconscient. Mais conscient et inconscient ne sont que des positions alternatives : selon les sujets – par exemple selon qu'ils sont ou non grammairiens – ou selon les circonstances, variables pour chaque sujet, la même opération peut se faire alternativement de façon consciente et inconsciente. Les objets mis en cause par ces opérations – par exemple les sons sujets aux changements phonétiques ou les formes grammaticales soumises aux changements analogiques – sont soumis à la même alternance du conscient et de l'inconscient.

Une telle conception des relations entre conscient et inconscient n'a rien, à l'époque où elle se formule, de particulièrement original. C'est à peu près celle que Freud, quelques années plus tard, décrira comme étant non pas celle qu'il récuse – car il ne la récuse nullement –, mais celle qu'il complète par une théorie d'un autre inconscient. Je cite ce passage de l'article de 1915 « L'inconscient » :

> L'inconscient comprend d'une part des actes qui sont simplement latents, temporairement inconscients, mais qui par ailleurs ne se différencient en rien des actes conscients et, d'autre part, des processus refoulés qui, s'ils devenaient conscients, ne pourraient que trancher de la façon la plus criante sur le reste des processus conscients. (Freud 1915-1988, p. 211)

On l'a compris : sans le savoir ni l'un ni l'autre, Freud et Saussure tombent en accord sur les actes « temporairement inconscients », simplement « latents », comme nous avons vu à l'instant que Saussure, lui aussi, les qualifie. Il y a donc, à n'en point douter, chez Saussure, un inconscient de la langue, mais cet inconscient est du type que Freud qualifie de « temporaire » et de « descriptif ».

Est-ce à dire que chez Saussure il n'y a aucune pensée d'un autre inconscient, topique ou structural, en tout cas échappant à la règle d'alternance qui caractérise le conscient et l'inconscient alternatifs qui viennent d' apparaître ? La question est difficile. Je ne vais faire que poser quelques jalons, nouveaux par rapport à Arrivé, 2007, 2008 et 2009-2011 et Bravo, 2011.

5. Inconscient de la langue

Le texte que j'ai cité au début de la rubrique 3 nous fournit à lui seul l'un de ces jalons. Je m'autorise à renvoyer à cette citation. Car ce texte nous présente comme objets de la

[3] Le terme, on le sait, n'apparaîtra dans le lexique des linguistes que dans les années 1930.

« conscience de la langue » non seulement les unités, mais leur ordre : les deux éléments *signum* et *fer* ne peuvent être donnés à la conscience que dans l'ordre *signifer*. L'ordre **fersignum* est absolument inapte à être reçu par la conscience. Pourquoi ? Parce qu'il y a un « ordre inévitable » (p. 97), « donné par la nature même des choses : je ne puis me représenter le mot que < par une seule ligne formée de parties successives >, aussi bien à l'intérieur dans le cerveau < que dans la sphère de la parole > ». On reconnaît évidemment ce qui est traité dans le *CLG* de 1916, p. 103, sous la dénomination de *caractère linéaire du signifiant* et, dans le premier *Cours*, sous la dénomination de *linéarité de la langue*, deux appellations qui ne se confondent pas. Mais quoi qu'il en soit de sa portée – le *signifiant* ou la *langue* –, le principe de linéarité marque ce que Saussure donne comme une « *évidence* » : dans le discours, les éléments sont soumis à l'ordre que leur impose le temps.

Il se trouve que Saussure, comme on a vu dans l'Introduction, n'est pas seulement l'auteur de travaux de linguistique. Ses lecteurs attentifs savent que dans la recherche des Anagrammes cet « ordre inévitable » qui régit les éléments du mot n'a plus rien d'inévitable. On observe en effet les deux phénomènes suivants :

> a) Les phonèmes peuvent se manifester dans le désordre. Dans le vers cité dans l'Introduction, le nom du Dieu APOLO est donné par APLOO. Ce phénomène, absolument constant dans la recherche, plonge alternativement Saussure dans des états d'âme divers, allant de l'indulgence amusée à l'indignation forcenée, en passant par l'angoisse. L'angoisse naît quand il compare les spécificités du texte anagrammatique aux règles qui régissent la langue.
>
> b) Le phénomène complémentaire de la non-linéarité des éléments du mot (radicaux, éléments de composition, suffixes) est certes beaucoup plus rare. Dans ce qui est aujourd'hui lisible de la recherche, on le trouve cependant au moins une fois. Je n'entre ici ni dans la cuisine littérale un peu austère de l'anagramme, ni dans terminologie pittoresque qui est mise en place. Mais je cite un passage entre tous pertinent : « les deux paramorphes partiels [sont] renversés dans leur ordre respectif : par exemple – CLITUS + HERAC » (Starobinski, 1971-2009, p. 52). Ainsi, dans le poème anagrammatique, les deux éléments qui constituent le nom propre HERACLITUS peuvent indifféremment être manifestés dans leur ordre habituel ou « renversés dans leur ordre respectif ». En somme, l'anagramme nous donne à observer ce monstre de langue qu'est CLITUSHERAC, tout aussi monstrueux qu'est le **fersignum* du *Cours I* ou le **eux-desir* pour *désireux* cité dans le *CLG* de 1916.
>
> Ceux de mes lecteurs qui ne sont pas familiers de la recherche sur les Anagrammes se disent peut-être qu'il s'agit de délires à rejeter du côté de la folie. Il y a des gens très honorables qui font ce geste, je pourrais en citer plusieurs. Pour ma part, je ne le fais pas : je lis de la même façon le Saussure des *Cours de linguistique générale* et le Saussure des anagrammes. Et je constate sur ce point une opposition diamétrale entre ces deux Saussure. Si nous rapprochons le texte que je viens de citer de celui du *Cours I*, nous constatons que « la conscience de la langue » est inapte à saisir **fersignum.* Elle l'est tout autant à saisir *Clitusherac*. Ce que la conscience ne peut pas saisir, n'est-ce pas l'inconscient ? On voit sans doute ce que je vais me hasarder à avancer : il y a chez Saussure un inconscient de la langue, et il est illustré notamment par les formations du type de *Clitusherac.*

Il est possible que ma proposition détermine une certaine perplexité. Certains de mes lecteurs se disent peut-être que je donne dans le délire littéral de Saussure. Je ne m'en cache pas. Mais ce délire est très sage. Pour en comprendre la sagesse, il faut revenir à ce que Saussure appelle, dans le *Cours I*, la linéarité de la langue. C'est la contrainte de la linéarité qui produit

avec les deux éléments *signum* et *fer* le seul *signifer* et exclut le monstrueux **fersignum*. Si dans l'anagramme, le *Clitusherac* est possible au même titre qu'*Heraclitus*, c'est de façon évidente parce que le texte anagrammatique n'est pas soumis à la contrainte de la linéarité. Saussure le dit explicitement dans un passage devenu illustre (Starobinski 1971-2009, p. 46-47). C'est en ce point qu'il faut s'arrêter un instant pour se demander ce que c'est à vrai dire que cette contrainte de la linéarité. Ce n'est rien d'autre que la marque de ce que Saussure appelle le lien de la forme au temps.

Comme il est dit très explicitement dans le *CLG* de 1916, p. 103, « le signifiant se déroule dans le temps et a les caractères qu'il emprunte au temps ». Il n'en va pas de même pour l'objet spécifique qui est mis en scène dans la recherche sur les anagrammes : il n'est pas soumis à la contrainte du temps. Exactement de la même façon qu'échappent à la contrainte du temps d'autres objets : les processus de l'inconscient. Je cite ici de nouveau l'illustre article de Freud :

> Les processus du système Ics sont intemporels, c'est-à-dire qu'ils ne sont pas ordonnés dans le temps, ne sont pas modifiés par l'écoulement du temps, n'ont absolument aucune relation avec le temps. La relation au temps elle aussi est liée au travail du système Cs. (Freud 1915-1988, p. 226. Ics= Système inconscient, Cs= conscient).

On le comprend sans doute : la conclusion vers laquelle je m'achemine n'aura rien de définitif.

6. Conclusion.

Il ne s'agira nullement de conclure en assimilant l'inconscient de la langue, tel que je crois l'apercevoir chez Saussure, à l'inconscient freudien : les deux concepts se distinguent par bien des aspects. Les deux traits les plus évidents de ces différences entre les deux inconscients sont les suivants : a) L'inconscient saussurien, si l'on peut se hasarder à formuler cette expression, est un inconscient sans refoulement. b) L'inconscient saussurien est un inconscient strictement et exclusivement langagier. Il n'est constitué que d'éléments langagiers, de toute nature et de toute dimension.

On sait qu'il n'en va pas de même pour l'inconscient freudien. Les positions de Freud sur ce point sont complexes, évolutives et ambiguës. Il est cependant évident que l'inconscient tel qu'il le conçoit n'est pas exclusivement langagier, même si cela ne l'empêche sans doute pas d'être structuré comme un langage. Je me suis longuement expliqué sur ces problèmes dans *Le linguiste et l'inconscient* (2008).

Ainsi, l'inconscient freudien et l'inconscient saussurien sont très fortement différents. Ils ont pourtant au moins un trait commun, celui que nous venons de leur voir affecté : ils ne sont en rien affectés par le temps.

Références citées

Amacker, R. (2011). *Ferdinand de Saussure, Science du langage, De la double essence du langage. Édition des* Écrits de linguistique générale *établie par* –, Genève, Droz.

Arrivé, M. (2007). *À la recherche de Ferdinand de Saussure*. Paris : PUF.

Arrivé, M. (2008). *Le linguiste et l'inconscient*. Paris : PUF.

Arrivé, M. (2009-[2011]), « L'anagramme au sens saussurien », *in Nonne scripta manent ? Hommage à Jacques Anis, LINX,* , n° 60, p. 17-30.

Bravo, F. (2011), *Anagrammes. Sur une hypothèse de Ferdinand de Saussure,* Limoges, Lambert-Lucas.

Depecker, L. (2009). *Comprendre Saussure d'après les manuscrits*. Paris : Armand Colin.

Engler, R. (1968-1989). Ferdinand de Saussure, *Cours de linguistique générale*, éd. critique. Wiesbaden : Otto Harassowitz.

Engler, R. (1990). Ferdinand de Saussure, *Cours de linguistique générale*, éd. critique, t. 2. Wiesbaden : Otto Harassowitz.

Freud, S. (1915-1988). « L'inconscient », in *Œuvres complètes*, XIII. Paris : PUF, p. 203-242.

Godel, R. (1957). *Les Sources manuscrites du* Cours de linguistique générale, Genève, Droz.

Komatsu, E. (1993). *Ferdinand de Saussure. Cours de linguistique générale. Premier et troisième cours d'après les notes de Riedlinger et Constantin*. Tokyo : Université Gakushuin.

Lacan, J. (1966), *Écrits,* Paris, Le Seuil.

Lacan, J. (1975), *Le Séminaire, Livre XX, Encore,* Paris, Le Seuil.

Lacan, J. (1981), *Le Séminaire, Livre III, Les Psychoses*, Paris, Le Seuil.

Saussure, F. de (1916-1922-1986). *Cours de linguistique générale*. Paris : Payot.

Saussure, F. de, *LEG* (1986). *Le leggende germaniche,* a cura de Marinetti, Anna et Meli, Marcello, Zielo, Este.

Saussure, F. de, *ELG* (2002). *Écrits de linguistique générale,* Texte établi et édité par Simon Bouquet et Rudolf Engler. Paris : Gallimard.

Sofia, E. (2009). *Le problème de la définition des entités linguistiques chez Ferdinand de Saussure* [sous la dir. de] Michel Arrivé et Jean Giot. Université Paris ouest La Défense & Facultés universitaires Notre Dame de La Paix, Namur (Belgique), 1 vol., 452 f.

Sofia, E. (2012). « Quelques problèmes philologiques posé par l'oeuvre de Ferdinand de Saussure », *Langages,* 185, à paraître.

Starobinski, J. (1971-2009). *Les mots sous les mots. Les anagrammes de Ferdinand de Saussure.* Paris : Gallimard, puis Limoges, Lambert-Lucas.